

La perte d'un ami

Virgil Hammock

Volume 27, Number 107, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hammock, V. (1982). La perte d'un ami. *Vie des arts*, 27(107), 64–64.

LA PERTE D'UN AMI

Virgil G. HAMMOCK



Kenneth COUTTS-SMITH
(Phot. Karl Beveridge)

Kenneth Coutts-Smith est mort en septembre dernier, à Toronto, à l'âge de cinquante-deux ans, des suites d'un cancer. C'était mon ami, et l'ami de beaucoup d'autres gens au Canada. De toutes mes relations, au Canada, c'était une des plus anciennes; et, au fil des années, il n'y a guère de personne que j'ai vue plus régulièrement. Nous avons beaucoup de choses en commun. Ken a émigré au Canada en 1970; j'y étais arrivé trois ans plus tôt, et nous nous sommes tous les deux retrouvés dans l'Alberta, lui à Calgary, moi à Edmonton. Dès cette première année dans le même pays, nous avons été amis. Il m'attirait à cause de son fort idéalisme politique: jusqu'au jour de sa mort, il a été d'extrême-gauche. Mes propres options me poussaient nettement du même côté — moins loin à gauche que Ken, peut-être — et nous partageons beaucoup d'objectifs. Ken pratiquait ce qu'il prêchait et n'hésitait pas à prêcher ses idées à qui voulait l'entendre. Mais il n'asséna pas de sermon ennuyeux à ses étudiants; il leur faisait un exposé lucide de la situation de l'art dans le monde, telle qu'il la voyait — ce qui allait bien, comme ce qui n'allait pas.

Le passé riche et varié de Ken a beaucoup contribué à développer sa personnalité, qui se révélait complexe. C'était ce qui le différençait de l'historien d'art ou du critique d'art quelconque qui, en général, ne s'est jamais aventuré en dehors du monde universitaire. Ken naquit à Copenhague, où son père était diplomate, au service des Affaires Extérieures britanniques. Il fit ses études dans diverses *public schools*, ces écoles britanniques où *public* est un euphémisme pour *privé*, avant de passer un an dans une école d'art, Heatherley's School of Fine Art, à Londres, en 1946. Ken entra alors dans la Royal Air Force, où il resta trois ans. Même une fois la guerre finie, tous les Britanniques du sexe masculin étaient tenus à un service militaire obligatoire. L'armée, en Grande-Bretagne, dans une société très stratifiée, était un lieu de brassage intense des classes et des personnalités. L'expérience de l'armée changea son point de vue sur le monde. Ce qu'il y vécut lui ouvrit les yeux sur le problème des classes au Royaume-Uni; sa période de service au Moyen-Orient et en Extrême-Orient lui donna une impression fort peu favorable de l'impérialisme. Quand il quitta l'armée, il avait viré à gauche. Ken retourna à Heatherley's, mais n'y resta pas assez longtemps pour obtenir son diplôme. Il préféra aller en France où il travailla avec des artistes: Léger, Szabo, Laurens, Picasso, ... À ses yeux, l'art avait pour mission de se mettre au service d'une révolution plus vaste, et son art reflétait cette conviction. Pendant les années 50, plusieurs expositions furent consacrées à l'œuvre de Ken, en Angleterre et sur le continent. De surcroît, au début des années 60, il travailla dans diverses galeries d'art d'avant-garde, s'occupant de leur gestion. Mais c'est à la fin des années 50 qu'il trouva sa véritable voie. A cette époque, il commença à écrire comme journaliste et critique d'art. Dès 1963, il exer-

çait cette profession à peu près à plein temps. En 1965, il fut cofondateur et rédacteur associé de la revue britannique *Art and Artists*; en 1970, il publia deux livres importants: *The Dream of Icarus* et *Dada*. En 1967, Ken commença sa carrière d'enseignant dans diverses écoles et universités d'Angleterre. Il apprit sa nomination à Calgary au dernier moment. A l'origine, il avait prévu d'enseigner dans une grande université américaine du Midwest, où il avait été invité pour un an, mais à cause de son passé politique coloré — les Américains n'y voyaient que du rouge — on refusa de lui accorder son permis de travail. Les États-Unis y perdirent, et le Canada y gagna.

Certes, pour l'enseignement des beaux-arts, au Canada, c'était une période de grande expansion; mais rétrospectivement, il était quand même étonnant, en 1970, de trouver à Calgary quelqu'un comme Ken. Je dois féliciter l'Université de Calgary d'avoir couru le risque de l'embaucher. Il ne s'intégrait guère à la vie universitaire; à vrai dire, il n'essayait même pas. Il ne cherchait pas à se fondre dans le paysage, en attendant d'obtenir son poste définitif; il s'intéressait davantage à ce qu'il considérait comme la vérité.

Il aimait pourtant bien Calgary — la ville, la région. A l'époque, comme beaucoup d'autres immigrants européens avant lui, il se voyait comme une sorte de cow-boy et arborait une panoplie complète d'acteur de western. Cela faisait partie de l'image romanesque qu'il avait de lui-même. Il s'installa même pour un certain temps dans une ferme, dans les collines de l'Alberta, mais en 1974, quand on lui offrit d'aller à Winnipeg pour enseigner à l'Université du Manitoba et diriger sa galerie d'art, il sauta sur l'occasion. Il aurait ainsi la possibilité d'appliquer à plein temps quelques-unes de ses idées sur les galeries et les expositions. Mais cela ne devait durer qu'un an. Ken et l'Université du Manitoba divergèrent sur la question du financement de la galerie. Il voulait qu'on lui accorde assez d'argent et une liberté d'action suffisante pour accomplir ce qu'il considérait comme du bon travail, et on les lui refusait. Aussi démissionna-t-il de son poste à plein temps de professeur associé à l'Université, sans avoir d'autre emploi en vue. De la part de Ken, c'était un acte caractéristique, mais peu d'universitaires auraient eu le cran d'en faire autant. On entend souvent parler, dans le milieu universitaire, de démission pour des raisons de principe, mais le geste est rarement joint à la parole, sauf si un autre poste est disponible ailleurs. Ken n'a jamais eu à ce point les pieds sur terre; et c'était une raison majeure pour qu'il me plaise.

Que ce soit à Calgary, Halifax, Toronto ou Winnipeg, on pouvait compter sur Ken pour se faire le champion des jeunes artistes. On pouvait aussi compter sur lui pour défendre la cause des peuples autochtones du Canada, des chômeurs, des défavorisés en général, et des artistes du monde entier victimes de la répression. Si une bonne cause se pré-

sentait, Ken était là, prêt à se battre en son nom; ses articles, publiés dans une vingtaine de magazines au cours de la dernière décennie, en portent témoignage. On le rencontrait aussi dans différents rassemblements, au Canada et à l'étranger, où il faisait des déclarations impopulaires, mais bien souvent nécessaires; personne d'autre n'avait le courage de se lever pour dire ce qu'il osait dire. Il lui arrivait d'être exaspérant — Dieu sait que, parfois, je me suis trouvé en désaccord avec lui — mais on ne pouvait jamais accuser Ken de manquer de sincérité.

En avril 1981, Ken apprit qu'il était atteint d'un cancer. En fait, une semaine avant que le diagnostic soit porté, il m'avait rendu visite à l'occasion d'une conférence à l'Université de Mount-Allison; il suivait déjà un traitement médical. Ma femme et moi, nous étions très préoccupés, mais nous espérions qu'il souffrait simplement de surmenage. Il venait de rentrer d'une tournée très longue et très fatigante en Australie et en Nouvelle-Zélande. Il avait été invité à faire des conférences dans treize villes dans le cadre des prestigieuses *Power Lectures* où s'étaient illustrés des critiques du gabarit de Clement Greenberg, Max Kozloff, Richard Wollheim. Ken était le premier critique canadien à avoir été invité à prononcer des conférences par le Power Institute of Fine Arts. Ce fut une belle apogée pour sa carrière, et l'occasion de défendre et d'illustrer ses convictions.

J'ai rendu visite à Ken environ trois mois avant sa mort, juste avant de partir pour un an en France; j'ai passé quelques jours avec lui dans son appartement de Toronto. Ce séjour fut, pour moi, bouleversant: Ken savait déjà qu'il était fichu, mais cela ne l'empêchait pas de travailler le plus dur possible, nuit et jour. Simplement, cela l'attristait de ne pas pouvoir achever tout ce qu'il avait entamé. Comment parle-t-on à un ami quand on sait qu'il est en train de mourir d'un cancer et qu'il n'a plus que quelques semaines ou quelques mois à vivre? Je m'efforçais d'être joyeux, de lui dire que les médecins devaient se tromper et, qu'avant longtemps, il serait de nouveau en pleine forme. Mais c'était faux, et nous le savions tous les deux. Je racontai à Ken que le jour où il m'avait appelé pour m'apprendre qu'il avait un cancer ma première réaction avait été de me mettre en colère contre lui, parce que cela me rappelait que j'étais, moi aussi, mortel. Mais très vite, j'avais su qu'il fallait que j'aie le voir à Toronto, ne serait-ce que pour lui dire tout ce que notre amitié représentait pour moi. Je n'oublierai jamais ces derniers jours que j'ai passés avec Ken. J'ai l'impression qu'en fin de compte, c'était Ken qui me remontait le moral, et non l'inverse. C'était un homme très brave et un bon critique d'art. D'après quelqu'un qui était là, il est resté courageux jusqu'à la fin. J'ai eu la chance de connaître Ken; sa mort m'a donné de la force. Je sais qu'il me manquera. Je crois que je ne m'en rends pas encore vraiment compte. Il faudra bien, quand j'irai le trouver et qu'il ne sera pas là.